

Livre des grandeurs de l'épée,

dans lequel sont révélés beaucoup des secrets de celui composé
par le Commandeur
Gerónimo de Carranza.

Dans lequel chacun pourra s'éduquer et apprendre seul sans avoir besoin
d'un Maître qui lui enseigne.

Adressé à Don Philippe III, Rois des Espagnes et de la majeure partie du monde,
notre Seigneur.

Composé par Luis Pacheco de Narváez, naturel de la ville de Baeza et voisin de l'île de Grande
Canaries et Sergent Major de celle de Lanzarote.

Blason




Avec privilège.

À Madrid, par les héritiers de Juan Iñiguez de Lequerica. Année 1600.
(Biblioteca Nacional de España)

Traduction : Joanna Roux Mahieux

C'est une traduction perfectible, si vous voyez des erreurs ou des incohérences merci de me les signaler.

CC BY-NC-SA includes the following elements:

- BY  – Credit must be given to the creator
- NC  – Only noncommercial uses of the work are permitted
- SA  – Adaptations must be shared under the same terms

Approbation

J'ai vu ce livre des Grandeurs de l'épée, qu'a composé don Luis Pacheco de Narváez : et en ce qui concerne les armes et ses démonstrations, qui est le point sur lequel il m'a été confié, j'ai trouvé dans tout ce livre des choses très ajustées et de grande certitude parce, par la pratique démonstrative, il continue et explique le livre de Théorie du Commandeur Jerónimo de Carranza, premier inventeur de cette science. En le publiant, on intéresse le profit et bien commun, parce qu'il a beaucoup de doctrine et d'érudition. Cela montre que cela a dû coûter à son auteur beaucoup de travail et d'étude et qu'il mérite qu'on lui fasse la grâce du privilège et de la licence pour l'imprimer.

À Madrid et Juin 17, de 1599.

Don Francisco de Herrera y de Saavedra.

[†3]

[feuille d'errata...]

Avec ces améliorations ce livre est corrigé et conforme à l'original manuscrit qui a été mandé d'imprimer. À Madrid le 22 Février de l'année 1600.

Juan Vazquez del Mármol.

Taxe

Moi, Pedro Zapata del Mármol, écrivain de chambre de la Majesté, où réside son Conseil. J'atteste avoir écrit, pour les Seigneurs du Conseil, un livre intitulé Grandeurs de l'épée, composée par don Luis Pacheco de Narváez, qui fut imprimé avec sa licence. Chaque pli dudit livre est fixé à trois maravédis et demi et ledit livre contient 88 plis, le dit prix monte donc à 308 maravédis pour chaque volume dudit livre en papier. Et au prix indiqué la vente est mandée, et pas à plus. Et que ce prix soit indiqué au début de chacun desdits livres. Et pour ce qui est de droit, à la demande desdits Seigneurs du Conseil, j'ai rédigé la présente.

Fait dans la ville de Madrid le 9ème jour du mois de Mars de l'année 1600.

Pedro Zapata del Mármol

[†4]

Au Roi notre Seigneur

Dans deux considérations raisonnables réside la force de mon excuse pour oser dédier ce livre à Votre Majesté. La première, sachant que quand le poète Hygin, osa en dédier un qu'il composa, avec raison, à Virgile parce qu'il était le poète le plus célébré qu'il y eut. Et Marco Barrón, ceux qu'il écrivit en langue latine, à Marcus Tullius prince et artiste de celle-ci. Et tout comme Paulo Orosio son histoire à Saint Augustin, de qui il aurait pu apprendre toute sa vie. L'autre, savoir, quand les Alchimistes disent qu'il y a une pierre, appelée Philosophale, de si merveilleuses propriétés, et de si étranges et naturelles vertus, qu'elle suffirait à changer en or n'importe quel métal qu'elle toucherait intimement. La première (et avoir une certaine connaissance de la clémence de Votre Majesté qui égale sa puissance) me donna l'audace, en sachant cependant que dédier à Votre Majesté un livre sur l'épée et les propositions de la *Destreza* c'est vouloir apporter du bois à la forêt ou présumer vouloir apprendre à voler à un aigle. De la seconde, je suis venu à la vraie connaissance de ce que la pierre philosophale très parfaite (non pas d'une seule vertu mais d'innombrables vertus rassemblées) est Votre Majesté et qu'approcher l'humble cuivre de cette ébauche mal limée, suffirait à le changer en or d'incalculable valeur. Et ce qu'il démerite parce qu'il est de moi, les hauts carats d'une main si puissante, et d'excellente valeur, le suppléeront. Je supplie humblement Votre Majesté de recevoir ce petit service, que j'offre avec une profonde humilité, qui s'il n'est pas tel que je l'ai pensé (comme je l'entends exactement), il est au moins tout ce que je peux. Et si pour être le fruit de mon humble entendement, il était aidé par un pouvoir si souverain, je serais encouragé à offrir d'autres services à Votre Majesté que Dieu garde votre Catholique personne de très heureuses années comme la Chrétienté en a besoin. L'humble et loyal serviteur de Votre Majesté.

D. Luis Pacheco de Narváez.

Le Roi

Vu que, de votre part, don Luis Pacheco de Narváez, naturel de la ville de Baeza, voisin de l'île de Grande Canaries, vous nous avez fait cette relation, que vous aviez composé un livre intitulé *Grandeurs de l'épée*, dans lequel il se déclarerait beaucoup de secrets de celui qu'avait composé le Commandeur Jerónimo de Carranza, de la Philosophie y *Destreza* des armes, avec leur vraie application dans des démonstrations, dans lesquelles vous aviez mis beaucoup de travail, de soin et d'étude, pour le bien commun et pour que chacun puisse se défendre mieux. Et vous nous suppliâtes de vous donner licence pour pouvoir l'imprimer et le privilège pour dix ans ou comme le voudra Notre Grâce. Lequel vu par ceux de notre Conseil, et comme, par son mandat, on fit les diligences que l'ordonnance, faite ultimement par nous sur l'impression des livres, dispose. Il fut convenu que nous devions mander donner cette patente pour vous pour ladite raison. Et nous pensâmes que cela était bien, pour cette raison nous vous donnons licence et faculté, pour que pendant le temps de dix ans, les premiers suivants, qui courent et qui se comptent depuis la date de ma patente, vous ou la personne qui aurait votre pouvoir, et personne d'autre, pouvez imprimer et vendre ledit livre, dont il est fait mention ci-dessous, dans sa forme originale, qui a été vue dans notre Conseil, qui est paraphé et signé à la fin par Pedro Zapata del Marmol, notre greffier de Chambre, par ceux qui résident dans notre Conseil. Et à la condition qu'avant de le vendre, vous apportiez

[†5]

devant eux votre original pour que l'on voit si ladite impression est conforme ou que vous apportiez foi en forme publique, comme pour Correcteur est nommé par nous, ladite impression a été vue et corrigée d'après son original. Et nous commandons à l'imprimeur qu'il imprime ainsi ledit livre, qu'il n'imprime pas le début et le premier pli, qu'il ne délivre pas plus d'un livre comme l'original à l'Auteur ou personne qui a financé l'impression et à personne d'autre, pour l'effet de ladite correction, et taxe, jusqu'à ce qu'avant toute chose, ledit livre soit corrigé et taxé par ceux de notre Conseil. Et cela étant fait, et pas d'une autre manière, vous pouvez imprimer ledit début et le premier pli, et ensuite vous mettrez notre patente et l'approbation de ce que le livre a été fait à notre demande, et la taxe, et les erratas, sous peine de subir les peines contenues dans les lois et ordonnances qui s'imposent sur ces Royaumes. Et nous ordonnons, que pendant la durée de dix ans, aucune personne, sans votre licence, ne pourra imprimer ni vendre ledit livre sous peine que celui qui aurait imprimé et vendu ledit livre perdrait tous les livres, moules et appareils qui auraient un rapport avec ledit livre. Et plus, il risquera une peine de cinquante mil maravédis : un tiers de ladite somme sera pour notre Chambre, et l'autre tiers pour le juge qui l'ordonnerait et l'autre tiers pour la personne qui le dénoncerait. Et nous ordonnons à ceux de notre conseil, Présidents et Auditeurs de nos audiences, Alcaldes, Alguaziles de notre Maison et Cour et Chancelleries et à tous les Corregidores, Assistants, Gouverneur, Assesseurs et juges ordinaires et autres juges et justices quelconques de toutes les citées, villes et lieux de nos Royaumes et Seigneuries, à ceux qui maintenant le sont comme à ceux qui le seraient à l'avenir de vous garder et d'observer ce qui est contenu dans notre ordonnance. Et qu'ils n'aillent pas contre sa teneur ni la dépassent, qu'ils ne consentent pas à la dépasser en aucune façon sous peine de notre courroux et de dix milles maravédis pour notre Chambre.

Fait à Barcelone, le 29 juin 1599

Moi, le Roi

Par mandat du Roi notre seigneur

D. Luis de Salazar

**De Bartolomé Cairasco de Figueroa,
Chanoine de la Sainte Église de Canaries,
éloge à don Luis Pacheco de Narváez
à la louange du livre**

À Cette planète martiale
Qui transforme là le courage
D'hommes valeureux en ardente rage
Vous vous faites le rival
Pacheco, et si magnanime,
Que la renommée illustre déjà l'orbe sphérique,
Votre valeur générique,
Digne du royal réceptacle,
M'inspire ce cantique.
Pour que du Royaume Atlantique
Sorte l'accent de mon pauvre calame,
Jusqu'au Chinois Politique,
Et du haut Scythe, glacé et l'Angle mesquin.

Parmi les qualité utiles
Il y en a trois de grand confort
La fortune, la vie, l'honneur impeccable trio
Ceux-ci seraient inutiles,
Et parfois même gênants
Si leur était refusée la défense farouche
Célébrissime *Destreza*
Dont la valeur grandissime
En cercle, triangles
Angles droits et obtus
Et aigus, montre en méthode scientifique.
Avec discernement et plaisir
Ce grand livre, qui est Maître tacite.

Ici lecteur de bonne volonté
De vérités explicites,
Tu verras les démonstrations mathématiques.
Et si tu étais malveillant,
Ta jalousie illicite
Aura son paiement, parce qu'elles sont thématiques.
Tu verras si elles sont flegmatiques,
Si froides ou chaudes
Sanguines ou colériques,
Si lentes ou rapides,
Les complexions valides ou invalides.
Et une fois compris la défense,
Tu procéderas avec elle selon ton dessein.

Tel l'aigle magnifique
Les flammes apolliniennes
Regarde attentivement, et se levant
Sur la région illumine
Avec des cercles et des lignes

Il fait d'abondantes prise en remontant.
Et convie en s'abaissant
La foule sylvestre
Des oiseaux volatiles
Ainsi sont les versatiles
Et droites lignes de cette science pratique,
Vous donnez homme illustre
À tout le monde un plat très abondant.

Carranza émérite
Fut l'inventeur prévenant
De cette science physique et théorique
Et ce n'est pas un petit mérite
Après un homme si distingué
De courir avec tant de pratique et de rhétorique.
Que de tous deux soit historique
La vie bénéfique
Car le royaume espagnol profite,
Dans un langage si civil,
Grâce à eux deux, d'une science si fructifère,
Don souverain et céleste
Dans un temps si agité, violent et belliqueux

Donnez Canaries des Piérides
De fleurs aromatiques
À don Pacheco, les lauriers mystiques,
Honorez-le en éphémérides,
Car lui, en mathématiques,
Vous honore, et en déclarations apodictiques
Chantez-lui toujours des distiques,
Et sur le bronze, le cèdre, les marbres
(Aux qualités mirifiques)
Écrivez des hiéroglyphes,
Et mettez ses trophées dans les arbres,
Avec des proparoxytons lyriques
Qu'ils mettent de durs freins aux satyriques.

**Sonnet de Séraphin Cairasco de Figueroa,
Alcade de la forteresse de Grand Canaries,
au livre de l'auteur**

Alors que jamais on ne vit Minerve et Mars
Se mettre d'accord sur un sujet,
Le lecteur savant pourra les voir ici
Mélanger les armes avec génie et art.
Bienheureuse fut Canaries à ce sujet,
Car en son sein se révéla un grand secret,
Rédigé avec le style le plus parfait
Que vit celui qui lève le plus haut l'étendard.
Et bien que Baeza engendrât celui qui a illustré
Une si grande entreprise avec épée et plume,
Comme chante la renommée et sonne l'écho,
Il doit beaucoup au sol, chanceux,
Où il réduisit à règle, compte et somme
La belliqueuse fureur don Luis Pacheco.

**Sonnet au livre et à l'auteur,
du Licencié Gabriel Gomez de Palacios,
Regidor de l'île de La Palma,
une des îles Canaries.**

La maison et la grandeur d'Escalone, Les Pachecos
et l'éclat de l'Alcade d'Antequère¹
Vous reçoivent aujourd'hui de manière, Les Narváez
qu'ils ont ajouté à tout une couronne.
Elle ne célèbre plus l'accouchement de Latonne²
La fameuse Orthygie là-bas dans sa sphère
Car elle a en vous une matière si entière
Et dans votre auteur un esprit et personne.
Et quand Carranza, le très grand
N'engrangerà plus d'autres dans les préceptes
Qu'ils nous laissa dessinés pour mémoire.
Et plus, former un disciple qui comprend
Et nous explique bien ses concepts
Suffisait pour donner à tous deux la gloire.

[†††]

1 Ancien français nom de Antequera.

2 Nom latin de Léto.

**Sonnet du licencié Luis Ortiz de Padilla,
Regidor de l'île de Canaries
et avocat de l'Audience Royale de celle-ci,
à l'auteur.**

Le droit dit que c'est chose aisée
D'ajouter et de suivre ce qui est commencé,
Déjà cette règle, sans doute, a limité
Votre œuvre (Grand Pacheco) miraculeuse :
Car avec un tel esprit, commentaire et glose,
Vous révélez Carranza dissimulé,
Le laissant si clair et augmenté,
Tout ce que nous pouvons voir par votre prose.
Grâce à elle vous méritez couronne et laurier,
Car elle laisse depuis aujourd'hui enrichie
La vie, l'honneur, l'être, la paix, la guerre :
Et opprimé le Scythe, l'Angle, le Chinois et Plus
Et parce que c'est une ligne droite et non courbe,
Elle encerclera, l'orbe de la terre.

**Sonnet du Sergent Major Liranzo
au lecteur**

Les héroïques effets du dieu Mars
Expliqués par les termes d'Euclide,
Exemple rare en combats singuliers
Le naturel, ensemble avec l'art.
Tu verras ici, et le tout n'importe où,
Quand l'épée de l'adversaire tu mesures :
Ou quand avec célérité tu l'écartes,
Ou tu déplaces corps ou pieds pour te libérer.
Le certain et l'essentiel de la *Destreza*,
Ici se trouve par des démonstrations,
Où aussi la peinture s'est enorgueillie.
Et de physionomie et complexions,
De colère et flegmatique paresse
Il essaie de réprimer ou d'encourager.

[††2]

**Sonnet de Ivan Centellas,
voisin de l'île de Grand Canaries
à l'Auteur.**

Pacheco illustre dont l'illustre histoire ;
A donné dans notre âge un éternel éclat,
Avec une telle admiration, que le plus illustre
S'élève en contemplant ta renommée et ta gloire.
Bienheureux toi quand tu as la victoire
La mort de ta vie, d'être déshonoré
Tu laisses une bonne occasion d'honorer
Pour n'importe quel rare esprit ta mémoire.
Aujourd'hui le miroir de notre vie
Avec une grande valeur nous révèle,
Que l'aventure est vaincu par l'art.
Il ne faut pas penser, sauf en claires démonstrations
Le Ciel, où tant de bienfaits sont occultés,
Nous a donné Pacheco comme un Mars

**Sonnet de Rodrigo Nuñez de la Peña,
naturel de l'île de Tenerife, une de celles des Canaries,
à l'Auteur.**

Ni les Muses, ni Apollon, ni le dieu Mars,
Votre esprit et courage pèlerin,
Ne purent distribuer car il est divin,
Et vous eûtes plus de ces qualités qu'eux.
Et des dons aussi suprêmes ne distribue
Aucun d'entre eux (comme j'imagine).
L'œuvre est du Seigneur, qui est un et trin,
Qui voulu ainsi vous parfaire par l'art subtil.
Vous êtes plus D. Luis que Mars et plus qu'Apollon :
La plume le prouve, et votre épée,
Car vous êtes avec éloquence vaincu y *diestro*.
On ne vit personne de Pôle à Pôle,
Ni de science laissée si bien expliquée
Telle que la votre que je trouvai sans maître.

**Sonnet de don Pedro de Barros y Mortefier
al Lector.**

La mine du trésor le plus précieux,
 Dont la valeur excède ceux du sol,
 Fleuve qui se libère de la jalousie,
 De l'offense du mauvais et du soupçonneux.

Les pierres fines et l'or précieux
 Que Carranza cacha sous le voile
 Pacheco révéla pour la consolation
 Du bon et au dam de l'envieux.

Déjà ta vie d'aujourd'hui est plus sure
 Avec *Destreza* qui est fondée sur la vérité ;
 Comme ce livre te le montre.

Car mieux vaud la science que l'aventure,
 Comme le prouve et agit avec l'épée,
 Avec son invincible, et sans seconde dextre.

Sonnet de Alonso Carillo de Albornoz

Grandeurs de l'épée et grandeurs
 De son divin esprit a déclaré
 Don Luis dans ce livre qu'il a publié
 De la science et vérité de la *Destreza*.

On ne pouvait attendre plus grande richesse,
 Ni ce don à quelqu'un d'autre fut concédé,
 Qu'en pratique nous laissa expliqué
 Ce qu'un homme élève à si grande hauteur.

Le brave Espagnol, fort, courageux,
 Essaie avec valeur avantage tirer,
 sachant l'essentiel de la doctrine.

Sachez qu'il sortira toujours victorieux
 Et pourra avec raison Mars s'appeler,
 En étant des autres nation la ruine.

[††4]

**Sonnet de don diego de Parexa Velarde
à l'Auteur et au livre.**

Déjà des armes le premier Maître,
 Que le peuple appela Dieu Mars,
 Pourra suivre, D. Luis, votre étendard ;
 Et de vous apprendre comme le plus *Diestro*.
Déjà la renommée élève votre nom
 (Avec lequel tu pourras ô livre devenir éternel)
 Car il le propose éternel partout
 En éternisant notre siècle.
Déjà le monde vous appelle Tullius en éloquence,
 Et en raisonnements plus que Tullius vous nomme,
 Méritant une naissance si féconde.
Le monde n'a déjà plus l'évidence
 De ce qu'il n'y a qu'un Dieu dont vous êtes la branche
 Dieu des armes vous appellera le monde.

**Sonnet de Hernando de Soto,
Comptable et inspecteur
de la Maison de Castille
de sa Majesté.**

Que l'Astrologue studieux mesure
 Par de grands discours la Céleste Sphère
 Que tout l'Orbe avec une main certaine
 Le Cosmographe avec exactitude mesure et tare.
Que l'Arithméticien réduise et vérifie
 A nombre infaillible tout ce qu'il voudra :
 Que le Musicien formant sa chimère,
 des voix diverses doucement marie,
Que Don Luis Pacheco dans la doctrine
 De pratiquer les armes a apporté
 Un bien qui s'exerce sans s'efforcer.
Distribuez-lui ingénieuse discipline :
 Parce qu'en trouvant un homme défendu
 Y sont le nombre, et la voix, Sphère et Orbe.

[††5]

**De don Félix Arias Giron,
en louanges aux armes et à l'Auteur**

Des armes il se reçoit

Autant de bien (car c'est un argument)

Car se sont un cinquième élément,

Par le moyen duquel on vit.

Et à vous, il faut rendre grâce

Du bien qu'en cela nous obtenons,

Car vous nous donnez d'où nous sortons

De l'ignorance au savoir.

Prologue au lecteur,
 dans lequel on prouve que la *Destreza* des Armes
 qui est traitée ici es une science.

Parmi les préceptes de la loi naturelle, celui qui entend le plus sa juridiction, et plus généralement se garde (cher lecteur) est celui de la conservation de la propre nature : cela chez toutes les créatures, ainsi sensibles comme insensibles, rationnelles comme irrationnelles. Et cela est la raison pour laquelle Aristote a dit que toutes les choses, qui sont, désirent être, et que pour la conservation de l'être, toutes les choses agissent ; et d'autre part, que tous les hommes naturellement fuient la mort et désirent la très longue vie. Car chez les animaux, on connaît déjà très bien la diligence que chacun emploie, aussi maigre qu'il soit, pour se défendre de celui qui veut l'offenser et l'offenser pour sa défense. Et comme l'homme parce qu'il est plus noble que tous ceux-là réunis, aurait plus nécessité de se préserver, et souvent (ce qui est autant de douleur et de dommage) serait offensé par ses semblables, car comme dit l'adage : L'homme est un loup pour l'homme, il serait nécessaire d'avoir un art qui lui enseigne comment il faudrait faire cette défense qui lui servirait de protection contre un ennemi aussi puissant, avec tant de forces et autant de malice que l'homme lui même, son ennemi déclaré, non en tant qu'homme et sa nature, car comme le dit Saint Augustin : toutes les natures contiennent en elles-même une paix et une con-

[]

corde naturelles. De sorte que la guerre que l'homme a déclarée contre l'homme ne procède pas de la nature mais de la malice et de l'envie. Et pour que cette défense se fasse mieux on tenta de la mettre en art. État dans lequel elle resta beaucoup d'années, mais comme la malice venait à se fortifier jusqu'à arriver au plus haut niveau qu'on ait jamais vu et les hommes qui se sont laissée gouverner par elle, tombèrent dans le désordre, en poursuivant leurs semblables, non seulement comme des loups mais comme des tigres très féroces, très justement comme il a dit dans les Proverbes, que comme allaient croissants les mauvais, les méchancetés iraient se multipliant. Et ceci est dans un tel excès, d'autant que les révolutions présentes l'attestent, qu'il entraîna une plus grande malice et a une plus grande percusion, un plus grand remède : et étant comme était cette défense très nécessaire et indigente pour l'homme, possédée et tyrannisée par des opinions douteuses et incertaines, voulant chacune avoir la sienne, Dieu, notre seigneur voulu que, pour que se réfrènent les esprits blessés des hommes inconsiderés et téméraires ; et pour que les calmes, pacifiques, amants de la glorieuse paix ne souffrent pas aux mains des premiers, par manque de défense, engendrer en permettant que l'on en fasse une science, pour qu'elle ne défaille pas grâce à sa stabilité et sa certitude, et qu'elle reste toujours comme les autres sciences, et je n'en doute pas, je le tiens plutôt pour très sûr, qu'il voulu que cela se produise dans cet endroit d'Espagne où sa Sainte Foi on professe et observe et son très saint nom est adoré et révééré. Et si, nous les hommes nous voulions bien comprendre ce qu'il voulu nous dire en cela, nous comprendrions que ce fut pour que, bien instruits dans cette science, nous défendions sa Foi et sa Sainte Église des tyrans Hérétiques, qui

[]

la poursuive avec tant de force et de rigueur, sans que jamais passe par la pensée de mettre la main à l'épée un homme chrétien contre un autre qui le soit, mais comme des frères que nous sommes et fils d'un même père, qui est le Christ - Ou, comme nous avise Saint Paul, un corps mystique, dont la tête est le Christ notre Seigneur, qui nous préserverait dans une douce paix et aimable concorde - et comme il fallait que ce soit un homme qui fasse cela, il décida aussi que la chance tomberait sur le commandeur Jerónimo de Carranza, dont il voulu tant favoriser l'intelligence et l'esprit, qui grâce à lui put atteindre un trophée si glorieux. Et ce n'est pas de moindre considération que cela fut dans la célèbre ville de Séville, mère très féconde d'admirables et éclairés entendements, que nous pourrons justement dire, qu'une telle mère méritait un tel fils, et qu'un tel fils méritait d'être de si illustre mère. Et parce que se prologue paraît seulement pour publier la guerre et s'opposer aux incrédules de ce que la *Destreza* est une véritable science. Et en arrivant ici, il sera possible que se présente devant lui un adversaire, en le défiant à une bataille assignée, avec les armes de l'ignorance

et de l'envie, nous devons alors laisser les mots d'exhortation et en venir aux armes des arguments, des définitions et des conclusions. Et le parrain qu'il a choisi de son côté est Aristote, qui saura bien le défendre. Et la première rencontre, sera de dire, que cette *Destreza* est une science, et cela se prouve très clairement par le lieu de la Dialectique et de la Rhétorique, qui est de prouver par des définitions ce qui est défini. Comme si nous disions. C'est un animal rationnel donc il s'ensuit que c'est un homme. Et ainsi nous disons que la définition de science appartient à cet art donc c'est une science. L'antécédent

[]

se prouve, en supposant d'abord la définition de science, qui selon ce que l'on recueille d'Aristote dans le premier de ses Analytiques, la science es une habitude qui engendre le consentement nécessaire et évident par démonstration, ce qui revient à dire par un syllogisme, ou argumentation, qu'elle procède par les principes même de la chose, et connue comme telle, ils sont la cause d'une telle chose. Et que d'une autre manière, on ne peut faire le dit effet comme l'Astrologue qui déclare que l'éclipse est causée par l'interposition de la terre entre le Soleil et la Lune et que cette interposition est l'origine même et la cause de cette éclipse. Et que d'une autre façon, on ne peut pas la causer naturellement. Et ainsi, ce syllogisme scientifique fait que toute interposition de la terre entre le Soleil et la Lune produit une éclipse, aujourd'hui ou demain [quand] se fait la dite interposition : donc il s'ensuit qu'il y aura une éclipse. Ce qui est infaillible naturellement, et ceci est un syllogisme démonstratif qui produit la science. Ceci bien sûr, prouve que cette définition correspond à cet art, parce qu'il procède par de telles démonstrations, ainsi claires et manifestes en philosophie, comme en géométrie, parce qu'il traite de mouvements naturels, lents et rapides, et de leurs effets, et des complexions (tempéraments?) naturelles des hommes, et de leurs forces et de leur membres, ce qui est nécessaire pour la connaissance de l'attaque et de la défense. Il traite de figures géométriques, de cercles, d'angles et de lignes et de propositions d'Euclide qui sont des principes *per se* notoires, et même si ces principes ici dans ce art ne se prouvent pas mais se supposent parce qu'ils ont déjà été prouvés, cela ne met pas d'obstacle pour s'appeler et être science, en effet, la musique et les autres mathématiques reçoivent aussi leurs principes prouvés dans leur sciences antérieures dont elles sont les subalternes comme l'est la

[]

Musique à l'Arithmétique et la peinture à la Perspective et la Théologie à la science qu'ont les bienheureux, et pour cette raison elles ne cessent pas d'être des sciences. Cela n'empêche pas de dire que donc cet art se compose de très différentes sciences, qu'elle n'est pas une science par elle-même parce que, bien que ces principes soient de plusieurs sciences, tous concourent à une raison formelle qui est de savoir blesser et de se défendre, qui est son objectif. Et cette science appartient à la partie de Philosophie, fondée sur l'action. Parce que la Philosophie est soit compréhension, dont la finalité est seulement de savoir la connaissance, soit action dont la finalité est de mettre en pratique. Et cette action est soit intérieure à l'homme qui appartient à l'âme comme l'est toute la Philosophie morale éthique de l'homme pour lui-même, économique pour le gouvernement de sa famille et de sa maison, et politique pour le gouvernement de la république, soit elle est extérieure à l'homme, qui correspond au gouvernement de son corps, comme l'est la médecine pour le soigner, pour le nourrir : l'agriculture et la venaison, ou chasse, pour le soulager : le théâtre et les comédies, pour le transporter : la navigation, pour l'habiller : l'art de travailler la laine et pour le défendre : la *Destreza*. Car selon Aristote, les choses prises ensemble prennent le nombre de la fin, c'est pour cela qu'elles sont ordonnées. Et bien que ce qui est dit suffise pour qu'on la considère comme science, comme elle l'est, ne supposons pas tout mais allons plus avant, en l'éprouvant avec les définitions de la même science et l'application de la *Destreza*. La science, comme la définit Aristote dans le premier des Analytiques, est une connaissance de la chose par sa cause, et il ne se passera pas que ce qu'enseigne la cause soit d'une autre manière. Cette définition est approuvée par tous les Grecs et les Latins. Et qu'à la science des armes convienne cette définition, il ne

[]

faut pas en douter, car elle a en soi la même connaissance de la chose par sa cause. c'est à savoir qui il faut blesser et la blessure qu'il faut lui faire, et l'instrument avec lequel il faut le faire et le milieu

proportionné déterminé pour la faire. Parce que tout cela se voit et se connaît grâce aux causes et les mesures scientifiques, et de même on fait un syllogisme scientifique en disant (en ayant supposé d'abord infailliblement, que pour n'importe qu'elle blessure de n'importe qu'elle espèce que ce soit, il faut des mouvements de bras et de corps, ou chaque chose en soi) mon adversaire lève le bras en faisant un mouvement violent, je dirai ensuite que forcément il doit y avoir mouvement naturel pour exécuter une blessure, et s'il levait l'épée en angle obtus, je saurai par ce que je l'ai prouvé par démonstration Mathématique (comme on le verra plus avant) qu'en m'affirmant en angle droit je le toucherai, sans qu'il puisse faire pareil, et cela infailliblement. De manière que je connais d'abord la cause et, de sa connaissance, j'en viens à avoir la vraie information de l'effet qui doit arriver. Et si cette connaissances devrait être par l'effet, je dirais ceci : je vois que mon adversaire m'a donné une blessure, ensuite il y a eu mouvement. Et donc, la science est une ferme connaissance de la chose acquise avec le long passage des jours, qui jamais ne s'éloigne de la raison. Et cette connaissance ne s'altère pas à cause de la variété des effets, on peut comprendre que la *Destreza* est une science car jamais ne s'altèrent les effets connus des causes déjà connues. Et si la science est celle qui, de n'importe quelle cause, produit des effets infaillibles, manifestement celle de la *Destreza* est pareille car nous savons que n'importe quel mouvement doit être obligatoirement taille, revers ou estocade, selon l'espèce de chacun,

[]

Des effet déjà connus pour leur causes, pour lesquelles on doit faire un syllogisme également certain en disant : la blessure de taille ou revers, doit se composer de quatre mouvements et participation de deux angles (comme nous l'expliquerons dans sa partie). Si ces mouvements ne sont pas effectués, il n'y aura pas les effets décrits ; comme il n'y aura pas d'éclipse sans interposition, bien au contraire. Finalement, si la science pour l'être, doit traiter de l'universel - car comme le dit Aristote, il n'y en a aucune qui traite du particulier - la *Destreza* doit se considérer comme une science, ce qu'elle est, car elle traite de l'universel. Et que cela soit certain, cela se prouve de soi-même de cette manière : la technique universelle est contre taille, revers et estocade. Elle consiste à tuer tout les mouvements mis en action, et beaucoup en puissance, ainsi en leur début, comment en leur milieu et fins, quelque que soit leur espèce, les blessures se composent de mouvements infailliblement, s'ils sont morts, il n'y aura pas de blessure. Cela concerne la spéculation, ce qui convient à l'action se verra dans le discours du livre. De tout cela, nous venons de mettre au net que la *Destreza* des armes est véritablement une science, parce qu'elle enseigne un obstacle universel et que cette *Destreza* est une connaissance et un entraînement qui enseigne à faire une blessure et à se défendre de celle de l'adversaire, et c'est celle qui montre de laquelle l'homme doit se garder, et ce qu'il doit faire pour ne pas être en danger. Mais il ne doit pas nécessairement blesser, comme nous le démontrerons dans la cinquième partie de ce livre, dans laquelle scientifiquement et par des démonstrations évidentes, on montrera comment l'homme peut de protéger et se garder de ses ennemis, en ce qui concerne l'usage de l'épée. Car, selon ce qu'allègue Gerónimo de Carranza, la science n'est pas autre chose

[†††]

qu'un exercice scientifique de ce qu'elle sait. Et avec cela cette joute littéraire est terminée et la vraie *Destreza*, dont on ne mettra plus jamais la certitude en doute, ressort honorablement triomphante. Reçois donc (cher lecteur) ce don que je t'offre de grande importance et valeur pour le but aussi important qu'est ta défense et conservation. Et, avec milles instances, je te demande et te supplie, car cette science et les sciences qui la favorisent sont en soi certaines et infaillible, ne permets pas (que par ma faute de ne pas la traiter comme elle le mérite et comme son premier inventeur l'a traitée), quant à son estimation et considération qui est raison, qu'elle perde quelque chose. Profite, comme je le souhaite, du bénéfice et de la sécurité que, grâce à sa grande certitude, tu trouveras et reçois ma volonté que, comme prix du grand travail que j'ai enduré, je ne veux qu'arriver à te plaire et comprends que, parce que je te dois beaucoup car tu es mon prochain, j'ai pas moins l'obligation de t'aimer et d'obtenir ta conservation comme la mienne propre, selon le précepte divin, je t'ai servi à quelque chose.

Lettre de l'auteur,
en réponse à celle d'un ami,
à l'instance duquel ce livre se fit et ce sur quoi il se fonde.

Si les lois de l'amitié n'obligeaient pas tant et si ses préceptes ne forçaient pas à obéir aux amis, cette obligation (de moi à votre endroit) ne serait pas plus particulière que chez d'autres et je ne prendrais pas le travail et la charge très lourde sur mes épaules. Je ne me mettrais pas à découvrir (à mon grand dam) les pauvres capacités de mon Entendement. Mais comme entre les volontés, qui se lient avec un fort lien d'amitié, il ne doit pas y avoir de répugnance parce que les deux sont devenues une. Selon cette célèbre maxime de Tullius que l'ami est un autre moi, comme votre vous je veux suivre votre goût. Bien que mettre la main à une œuvre et une matière si haute, paraîtrait plus de la témérité inconsidérée que de la vertueuse obéissance. Et je ne sais pas comment j'échapperai à ceux qui se font procureurs et poursuivent avec tant de force les œuvres des autres, comme si elles étaient notoirement mauvaises, poussés par le simple fait qu'elles ne sont pas d'eux. Parce que souvent ils ne les comprennent pas et qu'ils pensent que c'est un affront notable que quelqu'un ose écrire, ne serait-ce que les *coplas* de don Gayferos, ils deviennent un curieux Lanciloto de plus, Mesopotonien, Erasmique qui s'occupait d'estimer les habilités d'autrui et médissait de la plus excellente, comme si elle était celle d'un rustique porcher, semblables en tout au grand médisant Zoile, dont

[††† 2]

la médisante bouche ne s'ouvrait que pour dire du mal. Et alors qu'il était interrogé : pourquoi avait-il cette si abominable habitude ? Il répondit : « Parce que si je veux faire du mal, je ne peux pas et c'est pour cela que je le dis ». Ainsi, ces détracteurs, constant que leur esprit n'a pas le talent pour faire une œuvre d'érudition, ont recours à la langue dans laquelle, comme le serpent, ils ont les armes et disent du mal de tout, parce qu'ils ont honte de ce que d'autres tirent plus avantage qu'eux. Et il arrive que, souvent, ils mettent la faute sur des choses pour lesquels le coupable (selon leur jugement) mérite récompense et prix. Mais contre tous ceux là, je prends comme bouclier et défense le fait de vous obéir, et il vous revient de défendre cette cause et de me défendre car vous êtes celui qui commandez ma plume. Vous me demandez, par votre lettre, de vous envoyer une leçon et une méthode particulière, qui vous servirait de précepteur ou de maître, pour qu'avec elle, tout seul, vous puissiez progresser dans la *Destreza verdadera* des armes. Pour m'en persuader, vous portez à ma mémoire cette maxime du divin Platon et d'autres auteurs latins, que nous les hommes, nous ne naissons pas seulement pour nous ni pour notre seul profit. Celle de Tullius qui dit qu'une partie de nous doit à la patrie et une autre partie aux amis ; et qu'une des raisons principales de notre naissance, c'était pour aider les hommes. Celle de Leontiquidas qui, quand on lui demanda ce que devaient apprendre les fils des gentilshommes quand ils étaient enfants, répondit : « ce qui leur sera profitable quand ils arriveront à l'âge d'homme ». Selon vous, aucune autre chose ne peut leur être aussi profitable (en plus d'être vertueux) que la science des armes car, par elle, nous sommes respectés de nos amis et craints de nos ennemis, en nous défendant d'eux quand ils veulent nous ôter la vie. Avec

[]

elle, nous défendons la Foi, nous sustentons en quiétude la patrie, nous obtenons l'honneur et nous conservons celui que nos aïeux nous ont laissé. Et je commence donc à écrire sur cette matière, en y mettant beaucoup de soin, vous le certifiant avec des amis avec lesquels j'en ai parlé, il est juste que je fasse de même avec vous, vous conseillant comment vous pouvez conserver la vie, si quelqu'un inconsidérément ou avec malice voudrait vous l'ôter. Des raisons, en vérité, suffisantes pour que je vous obéisse et vous serve. Mais non sans beaucoup de crainte, le soin que vous dites, oui je l'ai mis. Et c'est que qui fait que je mérite quelque chose, parce que cela fait dix années continues que j'ai travaillé, une partie à l'étudier et la plus grande partie à la mettre dans l'état dans lequel vous le voyez. Parce que son premier inventeur, qui fut le Commandeur Gerónimo de Carranza qui écrivit si profondément sur elle, comme ses écrits le montrent, mais en théorie pas en pratique

démonstrative. Et comme le disent Tullius et Pline, il n'y a pas d'art très facile qui peut se comprendre sans interprète ni beaucoup d'exercices. Et considérant que c'était un trésor caché, et peu estimé par les hommes, parce qu'ils ne comprenaient ni ne connaissaient sa valeur avec autant de facilité et que cela leur coûtait du travail. Je décidai, bien que je fasse un affront à la grandeur et l'excellence de son auteur, de manifester et d'expliquer ce que mon Entendement a pu percevoir et ce que mon esprit a pu travailler beaucoup de fois, le pressant plus que ce qu'il pouvait atteindre par son élévation. Parce que, non seulement, je travaillais le jour mais la nuit je ne me laissais pas de repos. Et avec la persévérance de mon travail, et étude, en l'expérimentant beaucoup de fois pour m'assurer de sa certitude, j'en vins à faire un petit volume, que pour mon goût j'avais sur mon écritoire. Et les moments que les occupations

[†††3]

militaires me laissaient libres, m'ôtant l'épée de la main ou l'arquebuse de l'épaule, je les passais à le lire une et plusieurs fois, parce que l'on aime beaucoup ce qui est le fruit du travail de notre esprit. Chaque fois que nous le voyons, nous nous réjouissons à nouveau car qu'est une chose ordinaire que d'aimer ce qui nous coûte beaucoup de travail. Ceci vint à être compris par quelques gentilshommes et amis particuliers qui m'importunèrent pour que je le leur donne afin de le parcourir et le voir. Et bien que, de mon côté, j'eusse fait les diligences suffisantes, à mon avis, pour être correctement compris à l'écrit, je n'osais pas le montrer par juste crainte de ce qu'il n'était pas orné avec l'élégance de la Rhétorique qui convenait pour paraître et être vu. Mais ils finirent par vaincre ma crainte par leur grandes marques d'amitié et, au nom de ses lois, je leur demandai (supposant que je ne pouvais pas refuser ce qu'ils demandaient) que cela fût en secret pour que ni lui ni moi ne fussions blâmés en public, leur donnant comme excuse, parmi celles qu'ils pouvaient me trouver, qu'il n'était pas terminé (comme en était, il ne l'était pas). Finalement ils le virent, et je ne sais si l'amitié en fut la raison ou quelque chose de bon qu'ils y trouvèrent qui les incita à me persuader avec beaucoup d'ardeur de le continuer jusqu'à ce qu'il puisse être publié. En effet, bien que ma première intention était celle-ci, au milieu de ma carrière, j'ai craint, considérant d'un œil critique, que je m'aventurais à beaucoup, et que je m'exposais à souffrir plus. Et cette crainte grandissait, voyant et considérant que les langues acerbes et les intentions envieuses et mauvaises ont tellement poursuivi son premier auteur (parce qu'il était le tronc principal) et que si je ne plantais pas les racines de son autorité très profondément, elles auraient raison de lui. Ce tout petit bourgeon, le moindre vent d'envie le fanerait, pour un certain temps. Parce que les

[]

fausses opinions ont l'habitude, dans certaines intervalles, d'avoir autorité, bien qu'à la fin la vérité l'emporte. Tout ceci, je leur ai présenté pour me dispenser de leur demande, me contentant de l'avoir au brouillon pour mon seul plaisir, sans l'exposer à être jugé par beaucoup qui sont dépravés pour les choses de la vertu. Finalement, leur persuasions purent plus chez moi que les excuses que je leur opposais, et ils donnèrent du Courage à ma crainte, il réduisirent ma tiédeur à de la confiance, de sorte qu'en relisant avec attention, et en communicant avec des personnes doctes, il pourrait devenir public. Et là où ils me convainquirent le plus, ce fut quand me ils dirent que ce serait d'un grand profit pour beaucoup (ce qui est mon zèle personnel), servant de frein aux très intrépides, pour qu'il traitent avec Prudence les armes à partir de maintenant, et d'éperons aux couards. En effet, il est certain, qu'avec l'art, on augmente le courage. Celle-ci fut la raison la plus suffisante qui poussa ma volonté à suivre la sienne, et avec beaucoup de travail et d'étude j'arrivais à le réduire à une pratique démonstrative, avec des démonstrations si claires (à mon avis et de celui de beaucoup d'autres) que n'importe quel Entendement se calmera et les esprits seront si rassurés, qu'aucune ne les gênera, et sans se fatiguer autant que le mien, car ils sauront l'état dans lequel il faut être, après avoir donné la blessure ou formé la parade, pour être absolument hors de danger. Avec tout cela, je ne me décidais pas à le publier, ayant en mémoire cette sentence d'Ovide, qui dit que la vérité engendre la haine et l'inimitié, et comme mon principal objectif était de déclarer des vérités et, avec leur force, de détruire les opinions fausses et mensongères, qui corrompent et perturbent le jugement, en faisant paraître vrai ce

[†††4]

qui est faux, et certain ce qui est douteux, et profitable ce qui est notoirement dommageable, je doutais que mon travail trouvât le juste accueil qu'il mérite. Ils sont nombreux ceux qui suivent inconsidérément le dangereux abyme des opinions et des tromperies vulgaires, qui se jettent sur elles comme sur un havre, suivant en tout leur avis, ce qui est cause souvent d'échouer sur la côte de leur perdition, sur des dangers remarquables. Et même s'ils les subissent chaque jours, et voient par leur propre expérience ce que leur malice les empêche de connaître, la ligature qu'ils ont faite dans leur opinion, et inclination, est si forte que certains l'abandonneront avec difficulté, et ils jurent pour mieux mourir ignorants que de vivre détrompés, parce que l'on persuade avec difficulté ce que notre volonté ne veut pas. Et le dommage qui en découle est d'avoir l'Entendement aveugle, parce qu'ils cessent de comprendre que celui qui naviguerait dans la périlleuse mer de la *Destreza*, sans le gouvernement et la raison de la science, se noierait dans n'importe quel abîme et s'échouerait sur n'importe quel écueil. En effet, comme le dit le Sage : celui qui aime le danger, mourra par lui. En étant juste, considérez, qu'il ne faut pas estimer les choses d'après ce qu'elles paraissent dehors, parce que l'extérieur souvent trompe - étant faux l'or avec lequel elles sont dorées et dessous le cuivre dont elles sont faites - et l'homme qui veut réussir, ne doit pas faire ce que son appétit demande, ni ce vers quoi son inclination le porte mais ce que la raison lui conseillera - en ayant en Mémoire ce que dit Cassiodore, dans le troisième de ses Épîtres, que la science purifie les habitudes et enseigne à bien vivre - pour que tout point se mettent dans ses mains, en lui offrant obéissance, comme à une maîtresse universelle que l'on cherche à connaître certainement. Car Quintilien dit que ce n'est pas une chose honteuse

[]

pour l'homme que de confesser qu'il ne sait pas, car en faisant cela et en l'acquérant de son côté, ils profiteront de sa douceur, qui est telle, que dans le palais de ceux qui la goute passionnément, elle est plus sucrée et douce que le sirop, ils seront ornés de tempérance dans leurs mouvements inconsidérés, car être sage c'est changer de conseil quand on se trompe. Et donc, le cœur de l'homme se meut et se persuade plus avec un exemple qu'avec un million de mots. Et cela confirme l'apophegme commune de Rhétoriques : je ne veux pas gâcher plus de temps dessus, je veux plutôt prier ceux qui depuis leur âge juvénile ont enseigné la *Destreza* ordinaire de me dire les épreuves par lesquelles ils sont passés : dangers, désagréments, soupçons, surprises, craintes, inquiétudes, blessures et morts, et qu'ils ont subit ou qu'ils ont vu subir par d'autres qui étaient plus avantagés dans leurs techniques, seulement parce qu'ils s'y fiaient, et souvent faites par des hommes rustiques et sans aucun usage de la *Destreza*. Et qu'est-ce que cela ? De qui est cette faute ? La mettrons-nous sur la *Destreza* qu'ils enseignent, ou sur eux qui sont les professeurs ? Sur eux, ce n'est pas juste parce que chez beaucoup, leurs esprits sont si valeureux qu'avec facilité il entreprendraient des choses héroïques. Cela, ils le perdent parce qu'ils se soumettent à la *Destreza* fausse, et de vainqueurs qu'ils pourraient être, en étant instruits dans la vraie, ils sont souvent ignominieusement vaincus et tués. Et il leur reste seulement (au maximum) le temps de se repentir de leur folle confiance. Et bien, mettons-la sur la *Destreza* vulgaire, car elle est très fondée sans fondamentaux de science. C'est pour cela que, même si tous les hommes désirent être *diestros*, ils ne peuvent pas y réussir parfaitement. La raison est qu'ils le recherchent sur les chemins incertains et obscurs, ils tomberont plutôt nez à terre dans les ténèbres

[†††5]

des dangers qu'ils ne sortiront au jour avec ce qu'ils prétendent. Mais je ne sais quel type de confiance m'anime, ils doivent remarquer le bien qui leur résultera de laisser l'un et d'étudier l'autre et de cette façon, ils doivent étudier la vraie *Destreza*. Tout comme ils ont des avantages très connus en courage sur les autres nations et ceux-ci, reconnus comme tels, doivent aussi les amener à savoir exercer scientifiquement cette *Destreza verdadera*. Vous me demandez beaucoup dans votre lettre, eut égard au peu de capacités de mon Entendement, mais considérant les nombreuses obligations que j'ai de vous obéir, je décidai (bien que non sans crainte) d'en faire le commencement. Avec ceci j'accomplirai ce que je désire très sérieusement, qui est de vous servir, et d'autant plus que cela doit être pour la sauvegarde et la conservation de votre vie. Si dans [cet écrit] je ne saurais pas m'expliquer aussi bien que je voudrais ou que vous voudriez, comprenez que ce

n'est pas par manque de volonté. Cela me paraît chose commune chez les hommes (selon ce que dit Tullius) de ne pas pouvoir, avec des mots, expliquer proprement ce qu'ils ressentent ou savent. Et ainsi sont excusés les défauts qu'aurait ma plume et, en compensation de ces derniers, j'offre ma volonté. Car comme le dit Erasme, ce qui s'offre avec elle, doit être considéré comme reçu.

Adieu.

**Somme de ce que contient ce livre
dans chacune des cinq parties
qui le divisent.**

Dans la Première.

Prologue au lecteur, dans lequel on prouve que la *Destreza* dont on traite ici est une science.

Une lettre à un ami de l'Auteur, à l'instance duquel il fit ce livre

Les fondements de la *Verdadera Destreza*, Fol. 1

Les qualités et apparences à l'extérieur, et posture dans les membres que doit avoir celui qui devrait l'enseigner, pour plus de perfection. C'est un point important pour les Capitaines qui désireraient faire des recrues. Fol. 6

Les qualités intérieures qu'il faut utiliser : cela contient cinq points importants qui sont : Fol. 12

L'entendement et sa très grande importance, Fol. 13

L'esprit et ce qu'il vaut dans la *Destreza*, Fol. 14

La mémoire et son rôle, Fol. 16

La prudence et ce qui est à sa charge, Fol. 18

[†††6]

Le courage et sa valeur, Fol. 19

Quelles qualités doit avoir le Maître qui devrait enseigner cette *Destreza*. Ce point est important pour le disciple qui voudrait l'apprendre, supposant qu'il veuille apprendre avec un Maître. Fol. 22

Quelles qualités doit avoir le disciple auquel le Maître doit enseigner. Et on donne quelques conseils au Maître sur comment il doit enseigner, et à quelle heure, et ce sur quoi il doit exercer en premier. Fol. 27

Un jugement entre les deux *Destreza*, vraie et fausse, où l'on prouve la vérité et la certitude de l'une et l'incertitude et fausseté de l'autre. Fol. 32

Dans la seconde.

- Les préceptes que doit respecter celui qui voudrait être *diestro*, où on lui enseigne comment placer les pieds, ce qui est le premier fondement, comment il doit avoir le bras pour être bien de profil, tout en démonstrations, dans ce point on prévient d'où se forme chaque blessure de la *Destreza* ordinaire, et comment il faut prendre l'épée. Fol. 36
- Comment il faut choisir le *medio de proporción* avec des épées égales, et inégales. C'est très important. Fol. 51, 53, 55
- Une démonstration, dans laquelle on montre comment il faut marcher en *Destreza* pour être en sécurité. Fol. 56
- Une autre démonstration, où sont montrés les angles rectilignes, et où l'on prévient de choses particulières importantes, autant pour blesser que pour défendre. Fol. 58
- Un avertissement particulier et important sur les *compases* et [--]
qu'est-ce qu'un compas simple et *compás* double. Les pieds que chacun doit avoir et quelle longueur doit avoir le pied. C'est de grande considération. Fol. 66, 67
- Une démonstration dans laquelle on met en évidence trois mouvements circulaires que fait le bras selon ses articulations, et chacun pour quelle blessure, et lequel vaincra lequel. Fol. 69
- Une autre démonstration dans laquelle on prévient de trois blessures qui existent, dont les noms sont : blessure de cercle entier, de demi-cercle et de quart de cercle, et laquelle vaincra. Fol. 71
- Une autre blessure de la corde et de l'arc, qui est la même chose que le mouvement circulaire et le mouvement droit. Où l'on prouve avec laquelle on blesse le plus rapidement. Fol. 72
- Une autre blessure très importante, ce que l'on peut considérer en *Destreza*, où l'on montre comment l'angle droit atteint plus qu'un autre. Fol. 75
- Une déclaration particulière de quatre lignes, lesquelles sont : ligne droite, lignes parallèles, ligne circulaire et ligne mixte. Fol. 78
- Un avertissement d'importance de ce qu'il faut remarquer pour mieux comprendre ce livre. Fol. 82
- Une déclaration, dans laquelle on prévient, quelle chose sera blessée, et de quoi elle se compose, et ce qui est blessure avant le temps, au temps et après le temps. Fol. 84

Troisième partie

| | |
|--|----------|
| D ans cette troisième partie, on présente les techniques les plus communes qui se pratiquent et qui s'utilisent en <i>Destreza</i> ordinaire, qui sont, | Fol. 88 |
| [--] | |
| Croiser l'épée devant la poitrine, | Fol. 93 |
| Technique de l'appel, | Fol. 97 |
| Technique du tâtonnement, | Fol. 101 |
| Technique de l'estocade du poing, | Fol. 105 |
| Technique la plus célèbre appelée l'arrachée, | Fol. 107 |
| Technique de donner un coup sur l'épée, | Fol. 112 |
| Technique effrayante appelée taille rompue, et les remèdes certains contre elles toutes, le tout en démonstrations, | Fol. 116 |
| Un avertissement en Théorie du brassard, et en combien de parties il se fait ; et de la gifle, et de l'estocade au pied et au coude, et le remède pour toutes, | Fol. 121 |
| Un avertissement particulier sur avec quelle arme : dague, cape, bocle et rondache, on pourra se défendre mieux. | Fol. 126 |
| Un autre avertissement sur le <i>medio proporcionado</i> , qu'est-ce que c'est, et combien il est important | Fol. 131 |

Quatrième partie.

| | |
|--|----------|
| D ans la quatrième partie on présente, en démonstrations, les particuliers de la <i>Destreza</i> vraie, blessure de première intention ainsi que de seconde intention, tailles, revers et estocades, et les parades. Et de la façon dont le Turc se met en garde et comment il faut le blesser. | Fol. 135 |
|--|----------|

Cinquième partie.

- D**ans la cinquième, et dernière, partie, on présente huit points très importants, qui sont, Fol. 243
- L'exercice que le *Diestro* doit avoir : comment il doit s'exercer [--]
- avec quelle épée, et comment pour s'exercer aux armes, s'il n'a pas à ôter sa cape, son épée ni sa dague, et pourquoi cela est de grande considération. Fol. 244
- La raison qu'il faut avoir pour se battre, et comment, si on n'en a pas beaucoup, il ne faut pas mettre la main à l'épée. C'est un point de grande doctrine et d'importance. Fol.248
- Une règle très particulière, et de grande importance et de profit : comment on connaîtra la complexion de l'homme par sa physionomie grâce à quoi on saura et connaîtra s'il est courageux ou non. Où l'on fait une aparté sur l'année et le jour et l'âge de l'homme pour savoir à quel moment il est le plus vaillant, et comment il faut blesser chacun d'eux selon le temps, l'âge et la complexion. Et on prévient contre lequel des hommes, grand, petit ou moyen, on pourra se défendre mieux. Fol. 252
- Comment doivent être sus les quatre mouvements cardinaux : qui sont mouvement violent, mouvement naturel, mouvement indolent et mouvement mixte. Fol. 266
- La très grande importance du toucher, et comment sans lui le *diestro* n'aura pas sa défense assurée et ne pourra pas œuvrer universellement pour tuer les mouvements avec l'*atajo*. Fol. 272
- La grande importance pour le *diestro* de conserver son souffle, et comment il ne peut ni vaincre ni défendre s'il le perd, et comment il faut le conserver. Fol. 272
- Les admirables effet de la règle universelle, où l'on verra ce qu'elle est et ce qu'elle vaut, et comment il n'y a pas de blessure particulière qui ne lui soit pas inférieurs, ni de mouvement qu'elle ne bloque pas. On émet un doute et on déclare avec [--]
- combien d'hommes on peut se battre. C'est un point digne de savoir. Fol. 285
- Il y a cinq chemins sur lesquels le *diestro* doit cheminer, ainsi pour les blessures de première intention comme de seconde, qu'elles soient circulaires, de taille et revers ou pour l'estocade, et la quantité que doit avoir chacun, et combien il faut s'éloigner de la ligne du diamètre. Et on prévient qu'il y a des différence de *compases*, ainsi simples comme composés. On ne pourra pas être *diestro* sans comprendre ce point et sans s'exercer beaucoup de fois. Fol. 285
- La graduation de l'épée, où se manifeste sa force et sa faiblesse par des numéros, et comment pour soumettre l'épée adverse il faut avoir l'avantage du numéro le plus grand. Cet avertissement importe autant que l'avertissement précédent, en concluant avec l'universel, ainsi en théorie comme en pratique, mis en démonstrations et, dans tout le discours du livre, beaucoup d'exemples et maximes méritant d'être lues profitables pour être imitées. Fol. 262 ?